

On pénètre dans l'espace en enjambant la chaînette rouge et blanche lestée d'un panneau « interdit au public ». La pièce est grande, elle forme un carré quasi parfait. Haute de plafond, je dirais environ 5 mètres, elle est assez sombre car seule la lumière de l'entrée vient éclairer l'intérieur, avec l'aide des petites meurtrières horizontales tout en haut des murs. L'espace se déploie sur deux niveaux, au fond à gauche, un bel escalier hélicoïdal en acier rouillé permet d'accéder à l'étage. Le lieu semble abandonné, comme un chantier en pause, malgré cette odeur de thé très présente dès l'entrée. Au sol, de la terre, du sable et des restes de gravats, on doit rester vigilant. Les restes de ce chantier cohabitent avec les œuvres de l'exposition questionnant cet état mouvant et incertain du monde. Au centre de l'espace, directement par terre, il y a l'installation de Catherine Radosa. Des graines dessinent au sol les trois lettres « OFF ». Je ne sais pas depuis combien de temps elles sont là, mais faute de lumière suffisante, elles n'ont encore pas germé. Derrière l'installation, proche du mur de droite, il y a ce gros tas de terre mélangé à quelques morceaux de béton et treillis déformés. Lorsqu'on en fait le tour, on s'aperçoit que projeté au mur, mais presque au sol, sûrement échelle un, il y a la vidéo de Julia Gault. On y voit une sculpture précaire qui vient d'être créée, et rien ne se passe. On attend. Puis vient la chute. En se redressant de cette attente, on tombe face à l'œuvre d'Olivia Laigre, et l'on comprend d'où vient cette forte odeur de thé. Une feuille de papier gigantesque de 4 mètres par 4 recouvre l'entièreté du mur du fond. Une forme brune dessine comme une ligne d'horizon : plus de la moitié du papier a été trempée dans du thé. Devant le mur de gauche, près de l'entrée, il y a plusieurs parpaings empilés les uns sur les autres. Ce cube presque parfait s'élève à 1m50 environ. Dessus, il y a la pièce de Judith Espinas, une construction d'un mur en coin avec 66 morceaux de sucre, soit, quand on se met à compter, exactement le nombre de parpaings sur lequel la pièce repose. Sur le mur juste derrière, il y a une installation photographique de Clément Roche. Une grande photo imprimée sur un tissu léger est clouée au mur. Dessus, une vue plongeante d'une main ouverte, couverte de terre, tenant des graines de tournesol. La main surplombe un sol d'herbes sauvages. Au centre de cette image, il y a une seconde toute petite photographie encadrée. Elle bloque même le mouvement du tissu de la première. Sur celle-ci on peut voir un bouquet de fleurs coupées, dans un vase en verre transparent, posé au sol au milieu d'un champ labouré. Lorsque je me dirige vers l'escalier pour monter, et que je regarde cette ascension qui semble plutôt risquée vu l'état de quasi-ruine de l'édifice, je tombe sur l'œuvre qui recouvre l'intégralité du plafond de l'espace. Il s'agit de l'œuvre de Céline Notheaux, une image mystérieuse collée directement au plafond semble représenter le dos de cartes à jouer, et à côté est inscrit « COMME UNE INJONCTION À L'AMOUR ». Au sommet de l'escalier qui grince, on arrive dans une pièce très lumineuse, une verrière cassée à certains endroits surplombe l'espace. C'est une pièce carrée elle aussi, le même volume qu'en dessous, mais plus basse de plafond. Au sol, la suite du projet de Céline Notheaux est collée directement sur ce matériau qui doit être du béton brut. Des dessins croisés, des phrases, des lignes pointillées, l'ensemble mystérieux est en fait une énigme à l'échelle du lieu. L'œuvre est à certains endroits devenue illisible, le papier a été abîmé par les pas des visiteurs, rendant la quête encore plus stimulante. Quasiment au milieu de l'espace, l'imposante œuvre de Laure Wauters nous fait front. Il s'agit d'une peinture sur bois de plusieurs cristaux et roches qui mesure 2m50. En faisant le tour, on s'aperçoit que la peinture est montée sur un châssis, tel un leurre de théâtre. Sur le mur à gauche, un dessin de Lucie Douriaud au feutre noir représente un motif abstrait, qui se répète verticalement, comme des strates. Non loin, une photo en noir d'Ana Braga représentant un paysage naturel. Au loin, il y a des montagnes et au premier plan un lac avec une branche morte dépassant de la surface. Sur la photographie, l'artiste est venue peindre des lignes d'un jaune pâle laissant deviner un mouvement ascendant, de l'eau au ciel. Au sol, vers le mur du fond, mais pas collée au mur, la pièce de Fanny Châlot. Un livre avec de grandes photos en noir et blanc est ouvert. Dessus, masquant certaines images, sont déposés des éléments : un œuf « élevé en plein air », une brosse à cheveux-miroir, un bateau miniature dans une bouteille en verre... Une énigme aussi, peut-être la clé de l'énigme de Céline Notheaux sur lequel le livre repose. Sur le mur de droite, un petit portrait noir et blanc, imprimé sur un papier standard, celui de l'artiste Anne-sophie Coiffet portant une forme en papier plié en guise de chapeau. Juste en dessous du portrait, au sol, plusieurs formes différentes réalisées dans des feuilles de papier blanc A4, pliées. Lors d'un workshop, l'artiste a invité chacun à réaliser son propre « Chaplis », et à réaliser son portrait le portant sur la tête. Avant de partir, chacun peut s'emparer du protocole et d'une feuille pour réaliser l'œuvre chez lui.